

Les usages des connaissances produites par les sciences de gestion

Matthieu Mandard

**Université Rennes 1, Centre de Recherche en Économie et Management (CREM – UMR
CNRS 6211)**

matthieu.mandard@univ-rennes1.fr

Résumé :

L'objectif de cet article est de répertorier les différents usages des connaissances produites par la recherche en sciences de gestion. Procédant de manière abductive, nous proposons d'en retenir quatre principaux types : d'ordre épistémique, pratique, économique et idéologique. Nous présentons tout d'abord les caractéristiques de chacun de ces usages. Nous rassemblons ensuite ces usages en une typologie. Nous terminons par une recension des implications de l'article.

Mots-clés : connaissances, usages, recherche scientifique, sciences de gestion

Les usages des connaissances produites par les sciences de gestion

INTRODUCTION

À quoi servent les connaissances que nous produisons, nous chercheurs en sciences de gestion ? Il s'agit là d'une interrogation récurrente dans notre discipline, et à laquelle sont souvent apportées des réponses telles que : développer notre compréhension des phénomènes organisationnels, étoffer nos enseignements, ou affiner les pratiques managériales. Est-ce là la totalité des usages possibles ? Y en a-t-il d'autres ? Et comment les catégoriser ?

L'objectif de cet article est de répertorier les différents usages des connaissances produites par la recherche en sciences de gestion¹. Il s'agit d'une opération qui s'avère selon nous nécessaire pour deux raisons. La première, c'est qu'il nous paraît indispensable d'avoir une compréhension exhaustive des incidences possibles des travaux que nous conduisons. Tandis que nombre d'entre elles sont déjà très bien identifiées, certaines sont régulièrement passées sous silence, ce qui est problématique pour tout chercheur soucieux de l'impact de ses productions. La seconde raison, qui est le corollaire de la première, c'est qu'une telle clarification nous semble de nature à permettre d'anticiper, voire de prévenir, les éventuels usages indésirables de nos travaux.

Procédant de manière abductive², nous proposons de retenir quatre principaux types d'usages des connaissances produites par les sciences de gestion : d'ordre épistémique, pratique, économique et idéologique. Cette catégorisation est selon nous elle aussi justifiée par deux raisons. La première, c'est qu'elle nous semble correctement rendre compte de la diversité des usages évoqués dans la littérature – nous pensons qu'il s'agit là de la meilleure explication

¹ Le point de vue adopté ici est quelque peu différent de l'article intitulé « *À quoi sert la recherche en sciences de gestion ?* » récemment publié par Carton et Mouricou (2017) et consacré à l'identification des critères qui fondent l'utilité des recherches menées en sciences de gestion, dans lequel on retrouve en creux quelques-uns des grands principes de justification (en l'occurrence, la cité industrielle, la cité marchande, la cité inspirée et la cité civique) mis en évidence par Boltanski et Thévenot (1991).

² Ni revue de la littérature, ni simple point de vue spéculatif, la méthode abductive consiste à proposer une explication aux phénomènes étudiés. Elle s'évalue à l'aune de la plausibilité de l'explication proposée, ainsi qu'au regard de sa supériorité relativement aux théorisations existantes (Mantere et Ketokivi, 2013).

possible relativement au problème traité (Mantere et Ketokivi, 2013)³. La seconde, c'est que cette catégorisation s'inscrit parfaitement dans une typologie que nous présentons dans notre discussion – avec en filigrane l'idée que s'il est possible de classifier ces usages de la sorte, c'est qu'ils ont bien été saisis dans leur intégralité (Doty et Glick, 1994).

L'article est structuré de la manière suivante. Nous détaillons tout d'abord les caractéristiques de chacun des quatre usages que nous proposons de retenir. Nous rassemblons ensuite ces usages en une typologie que nous présentons. Nous terminons par une recension des implications de l'article.

1. L'USAGE ÉPISTÉMIQUE

Premier usage que nous proposons de mettre en évidence, l'usage épistémique – du grec *épistémè* qui signifie savoir, connaissance – de la connaissance scientifique correspond à un intérêt porté à la connaissance pour *elle-même*. Les connaissances font l'objet de curiosité, leur acquisition est d'abord et avant tout motivée par le désir de comprendre et d'apprendre. Il s'agit là d'un rapport à la connaissance mis en évidence dès la Grèce Antique, et notamment par Aristote, qui entame son œuvre *La Métaphysique* par l'affirmation suivante : « *Tous les hommes désirent par nature savoir* ». Cet intérêt pour la connaissance est plus tard évoqué par Saint Augustin, qui voit en la *libido sciendi* – le désir de savoir – l'une des passions qui s'imposent à l'homme. Il est aussi constitutif de la Renaissance, des Lumières, ou même de la société de la connaissance contemporaine. Il convient de noter que, s'il existe une tendance anthropologique à la curiosité en général, et à la curiosité scientifique en particulier, celle-ci est bien entendu variable en fonction des individus : chacun dispose en effet de centres d'intérêt particuliers (Loewenstein, 1994).

Cet intérêt porté à la connaissance scientifique est largement partagé par les chercheurs, et constitue souvent un moteur dans la conduite de leurs travaux (Loewenstein, 1994). Il s'avère d'ailleurs partie intégrante de la recherche fondamentale qui, par définition, n'a pour but que de produire des connaissances pour elles-mêmes, sans applications immédiates. La curiosité scientifique est aussi connue pour animer les enfants, les étudiants et, plus généralement, toute

³ Nous avons bien entendu procédé à une vérification de notre cadre d'analyse au travers d'un examen de la littérature, qui nous a semblée être fidèlement restituée.

personne qui souhaite en savoir davantage sur le fonctionnement du monde qui l'entoure (Loewenstein, 1994).

En sciences de gestion, si l'étude de la fréquence de cet usage reste à faire, l'intérêt pour les travaux conduits est souvent reconnu comme étant déterminant pour nombre de chercheurs. En 2006, une enquête menée au sein du comité de rédaction de l'Academy of Management Journal mettait ainsi en évidence l'importance donnée par les membres de ce comité au caractère intéressant des connaissances produites, dans la mesure où il constitue un vecteur d'émulation au sein de la communauté scientifique (Bartunek, Rynes et Ireland, 2006). Dans leur introduction au récent numéro de la Revue Française de Gestion intitulé « Recherche en gestion : retrouver du sens », les rédacteurs en chef invités (Moriceau, Laroche et Jardat, 2017) insistent eux aussi sur l'importance du goût pour le savoir qui les anime en tant que chercheurs – même s'ils déplorent le fait que la focalisation actuelle sur la publication dans des revues classées et la normalisation académique qui l'accompagne tend à brider cet intérêt au sein de notre communauté. De la même manière, l'intérêt des étudiants en gestion pour les connaissances qu'ils acquièrent est souvent rapporté. C'est notamment le cas des doctorants qui, ainsi que le mentionne Aggeri (2016) sont souvent désireux d'enrichir leurs connaissances et de développer leur réflexion au travers de la découverte de textes marquants.

S'il est populaire, le simple usage épistémique des connaissances produites en sciences de gestion ne va cependant pas sans rencontrer quelques critiques dans une discipline à vocation praxéologique. Il ne suffit pas d'affiner la compréhension des problématiques organisationnelles, il faut aussi employer les connaissances créées afin d'améliorer la performance économique – c'est là un rôle historiquement assigné aux sciences de gestion et régulièrement réaffirmé –, afin de favoriser le progrès social – objectif lui aussi présent dès la naissance des sciences de gestion, mais popularisé seulement à partir du milieu du 20ème siècle avec l'apparition du concept de responsabilité sociale des entreprises –, ou afin de participer à la réduction des impacts environnementaux des activités des organisations – problématique qui s'impose peu à peu dans notre discipline.

2. L'USAGE PRATIQUE

Second usage considéré, l'usage pratique correspond à un intérêt porté aux applications des connaissances produites. Contrairement à l'usage épistémique présenté précédemment, ici, les connaissances ne représentent pas une finalité : elles constituent un *moyen* d'améliorer les actions. Si, historiquement, la technique précède généralement les progrès scientifiques, la conversion des connaissances produites en diverses applications semble cependant avoir eu lieu de tout temps, puisque dès l'Antiquité des progrès sont ainsi réalisés en médecine, en architecture, ou en astronomie. À partir du 19ème siècle, avec l'essor de la recherche académique, la recherche des implications pratiques des découvertes scientifiques se systématisent, et la science devient très souvent un préalable aux progrès techniques (Gingras, 2018).

Cette tendance ne caractérise cependant pas la gestion où, à l'instar des autres sciences sociales, les connaissances sont souvent précédées par les pratiques, que ces dernières soient impulsées par les entreprises ou par leurs parties prenantes. C'est ainsi que la ligne d'assemblage, le laboratoire de recherche moderne, la structure divisionnelle, le toyotisme ou, plus récemment, le CV anonyme, les normes IFRS, les *hedge funds* ou le management environnemental sont des pratiques qui ont émergé avant de devenir des objets d'étude.

Pour autant, la contribution des chercheurs à la pratique est réelle, puisque des outils tels que le tableau de bord prospectif, le modèle des 5 forces de la concurrence, le marketing mix ou le Modèle d'évaluation des actifs financiers (MEDAF) sont directement le fruit de réflexions théoriques. Pour prendre le cas de travaux francophones, le modèle C-K de pilotage de l'invention développé par Hatchuel et ses collègues de l'École des mines de Paris (Hatchuel, Weil et Le Masson, 2013), la méthodologie de gestion du changement inspirée de la sociologie de la traduction et élaborée par Pichault (2013), ou le management socio-économique théorisé par Savall et Zardet (2014) sont des développements qui ont rencontré un certain écho en entreprise.

Par ailleurs, quand bien même les connaissances suivent souvent les pratiques, il convient de ne pas perdre de vue qu'un rôle central attribué à la recherche en sciences de gestion est précisément d'étudier ces pratiques afin d'en améliorer la compréhension et donc la mise en œuvre. L'académisation des sciences de gestion initiée dans les années 1960 à la suite de la publication du rapport des fondations Ford Carnegie tire en effet son origine d'une volonté de

perfectionner le corpus de connaissances enseigné dans les écoles de gestion, jusqu'alors largement basé sur des retours d'expérience (Menger, Marchika et Hanet, 2015). Elle participe de l'émergence de formations à la gestion de haut niveau, qui contribuent largement au développement économique des territoires sur lesquelles elles sont implantées (voir notamment les études de la Fondation nationale pour l'enseignement de la gestion des entreprises (FNEGE) en ce sens). Elle participe aussi de la popularité grandissante de notre discipline, qui voit son expertise de plus en plus reconnue et sollicitée. Outre le champs de la formation, les connaissances produites par les sciences de gestion investissent ainsi peu à peu la sphère publique, en témoignent l'élaboration de la stratégie logistique nationale (Livolsi et Fabbe-Costes, 2016) ou la qualification juridique du stress (Deharo et Point, 2016) qui ont, en France, été influencées par les résultats des travaux menés dans notre discipline.

Si donc la contribution des sciences de gestion aux évolutions des pratiques managériales est réelle, pourquoi est-elle, tout comme d'autres disciplines à vocation appliquée telles que la médecine, le droit ou l'ingénierie, souvent considérée comme insuffisante ? Ce problème a deux causes principales (Sandberg et Tsoukas, 2011). La première tient à la *nature* des connaissances produites. Les travaux réalisés sont en effet souvent considérés comme déconnectés des réalités managériales. D'où des appels à davantage de collaboration entre chercheurs et praticiens, via des appels à projets ou au travers de la recherche-intervention. La seconde cause de ce problème relève de la *diffusion* des connaissances produites. Nombreuses sont les tribunes qui déplorent le manque d'implication des chercheurs en matière de transfert de leurs connaissances vers les praticiens (Van de Ven et Johnson, 2006). D'où l'apparition d'initiatives telles que le média The Conversation, qui se donne précisément pour objectif d'assurer la diffusion des connaissances produites par la communauté scientifique, ou le développement de l'*evidence-based management*, démarche qui vise à transférer davantage les connaissances produites auprès de ceux auxquels elles sont destinées.

Pour nécessaire qu'il soit, doit-on pour autant faire de cet usage pratique une condition nécessaire de toute production scientifique, et notamment en sciences de gestion ? Il faut ici prendre garde à ce qu'une focalisation excessive sur cet usage ne conduise au renoncement de toute recherche sans application immédiate. Le risque serait alors grand d'observer un désintérêt pour des champs fondamentaux des sciences de gestion tels que la théorie des organisations, la finance comportementale, le comportement du consommateur ou le

comportement organisationnel, dont la visée opérationnelle n'est pas immédiate mais incidente, et dont la compréhension est pourtant indispensable pour affiner les pratiques.

3. L'USAGE ÉCONOMIQUE

Un usage économique peut également être fait des connaissances produites lorsque celles-ci représentent une monnaie d'échange qui peut faire l'objet de contreparties les plus diverses – le terme économie renvoie donc ici aux problématiques d'allocation de ressources. Dans ce cas précis, l'enjeu n'est pas tant la nature des connaissances produites que ce que celles-ci permettent d'obtenir en retour : de même que pour l'usage pratique, les connaissances produites constituent donc ici aussi un *moyen* et non pas une finalité. Le travail scientifique est en effet une activité habituellement assortie de toute une série de récompenses.

Phénomène soutenu par le fort développement contemporain des techniques de bibliométrie, la production scientifique est un indicateur couramment utilisé pour la gestion de la carrière des chercheurs. En matière de recrutement tout d'abord, il s'agit d'un critère majeur pour obtenir une qualification au Conseil national des universités (CNU) et pour obtenir un poste. En matière de rémunération également, la publication d'articles est souvent associée à des primes, soit directement, comme c'est le cas dans les *business schools* qui attribuent des gratifications à chaque publication, soit de manière plus indirecte via une évaluation globale de la production, comme c'est le cas à l'université pour l'obtention de la Prime d'encadrement doctoral et de recherche (PEDR). Enfin, en matière d'évolution de carrière, la publication conditionne l'obtention de promotions, et notamment le passage du corps des maîtres de conférences (ou des professeurs assistants ou associés) à celui des professeurs.

Par-delà ces diverses gratifications, la production scientifique est également source de prestige au sein de la communauté scientifique – et même quelque fois au-delà –, au point que les chercheurs les plus reconnus sont parfois qualifiés de stars. L'appétit de connaissance peut alors se trouver converti en une soif de reconnaissance – Bourdieu parle ici d'un passage de la *libido sciendi* à la *libido dominandi* (Bourdieu, 1995). Par transitivité, les universités et les écoles de commerce – voire les cabinets de conseil – qui emploient ces chercheurs acquièrent elles-mêmes un statut prestigieux, d'où la compétition actuelle pour attirer, motiver et fidéliser les plus reconnus d'entre nous.

Par ailleurs, outre la valorisation de leurs producteurs, les travaux scientifiques peuvent être eux-mêmes valorisés en devenant des objets d'échange⁴. Les cinquante dernières années ont vu l'apparition d'une industrie des connaissances en management considérable à laquelle appartiennent notamment les universités, les écoles de commerce ou les cabinets de conseil et qui génère annuellement des centaines de milliards d'euros. Via leurs travaux, les chercheurs peuvent eux aussi capter une part de ces revenus, que ce soit par la publication d'ouvrages ou au travers de la réalisation d'activités de conseil – ce qu'ils font d'ailleurs de manière fréquente. En outre, en raison de leur expertise scientifique, ils bénéficient souvent d'une légitimité accrue, laquelle leur confère un avantage compétitif dans ce marché de la connaissance de plus en plus concurrentiel (Suddaby et Greenwood, 2001).

S'il est largement répandu, l'usage économique des connaissances produites par les sciences de gestion n'est pas sans faire peser des risques sur la qualité des travaux réalisés. Les deux critères habituels d'évaluation de la qualité des travaux scientifiques peuvent en effet se trouver affectés.

Il existe tout d'abord un risque d'affaiblissement de la *rigueur* scientifique. L'appât des divers gains qui peuvent être retirés des productions académiques a en effet pour conséquence un essor considérable du nombre de cas d'inconduite scientifique avérés (Gross, 2016). D'où une lutte croissante contre le plagiat et la fraude dans notre discipline comme dans le reste de la communauté scientifique. Il conduit aussi à une prolifération de travaux communiqués ou publiés dans des conférences ou dans des revues scientifiques aux standards d'évaluation médiocres – lesquelles profitent de leur côté des fortes redevances qu'elles demandent aux chercheurs (Saint-Martin, 2018). D'où l'utilité des divers classements de revues établis en France comme ailleurs dans le monde. Il conduit enfin à un morcellement des travaux en sous-champs relativement indépendants, qui ont pour principal but de permettre à leurs auteurs d'occuper une niche académique indépendamment de la cumulativité des connaissances produites (Mehrpouya et Willmott, 2018). D'où des appels à l'interdisciplinarité afin de contrer cette hyper-spécialisation.

Il existe également un risque d'affaiblissement de la *pertinence* des travaux qui sont menés. D'une part, la course à la publication dans les revues scientifiques les plus prestigieuses – la

⁴ Diversement définie, dans une acception large, la valorisation de la recherche inclut la mise en œuvre pratique de ses résultats – il s'agit là de l'usage pratique évoqué dans la section précédente – de même que l'exploitation commerciale des connaissances produites – ce que nous détaillons dans ce paragraphe.

fameuse course aux étoiles – donne régulièrement lieu à la production d’articles extrêmement rigoureux mais aux implications managériales et sociales discutables. D’où des appels à ne pas relâcher nos traditionnelles exigences en matière de préconisations (Rouquet, 2017). D’autre part, la démarche de commodification des connaissances – d’élaboration des connaissances afin qu’elles acquièrent une valeur marchande – conduit souvent à proposer des cadres d’analyse simples qui pourront facilement être appréhendés par leurs récepteurs, au risque du simplisme (Suddaby et Greenwood, 2001). D’où, entre autres exemples, l’utilité d’initiatives telles que la labellisation d’ouvrages opérée par la FNEGE, qui vise précisément à s’assurer de la qualité des livres publiés dans notre champ.

4. L’USAGE IDÉOLOGIQUE

Si les trois usages précédemment évoqués sont souvent bien identifiés, l’usage idéologique des connaissances scientifiques est largement passé sous silence. S’inscrivant dans la tradition positiviste, nombre de chercheurs considèrent en effet la production scientifique comme un système de propositions objectives portant sur le réel. La science aurait pour but de dévoiler les lois qui gouvernent le monde et qui pré-existent aux observations ; elle serait un discours produit indépendamment des caractéristiques de ses auteurs. Définir le travail scientifique en ces termes, c’est ignorer que la manière dont les chercheurs formulent les problèmes et y apportent des réponses est déterminée par leurs représentations⁵. Tout travail scientifique est assis sur un imaginaire, sur des postulats, le plus souvent implicites. Tout travail scientifique est à ce titre porteur d’idéologie – d’une vision particulière du monde –, et ceci pour deux raisons.

La recherche scientifique consiste tout d’abord à identifier des objets qui importent. L’infinité de phénomènes qui constituent le monde ne peut être examinée dans sa totalité, il faut donc déterminer ceux sur lesquels on porte le regard. Comme l’indique Bachelard, « *dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d’eux-mêmes. (...) Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S’il n’y a pas eu de question, il ne peut y*

⁵ Bien entendu, l’idéologie du chercheur peut elle-même être dictée par les canons scientifiques de son époque. En son célèbre essai portant sur la structure des révolutions scientifiques, Kuhn montre que c’est précisément le rôle d’un paradigme scientifique dominant que de définir les problèmes et les méthodes légitimes d’un domaine de recherche (Kuhn, 1962).

avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit » (1938, p. 14).

Historiquement, les sciences de gestion ont ainsi davantage examiné la performance économique plutôt que la performance sociale ou environnementale, les grandes entreprises plutôt que les petites, la place des hommes plutôt que celle des femmes, ou encore, les succès plutôt que les échecs. Ceci est bien entendu moins vrai à l'heure actuelle, où toute une série d'évolutions sociétales – l'essor des problématiques environnementales, l'engouement pour les start-ups, la popularisation de la cause féministe, etc. – ont peu à peu conduit les chercheurs à s'intéresser à ces problématiques auparavant marginales. Si les préoccupations ont évolué, c'est aussi en raison de l'apparition du courant des *critical management studies* qui, depuis les années 1990, a largement contribué à faire évoluer les thématiques traditionnellement abordées par les sciences de gestion (Adler, Forbes et Willmott, 2007).

Une fois les objets d'étude sélectionnés, la recherche scientifique consiste également à proposer des explications acceptables aux problèmes identifiés. Outre le fait qu'ils soient infinis, les phénomènes empiriques sont équivoques : différentes proposition théoriques peuvent être à même de rendre compte d'un même ensemble d'observations – à tout le moins temporairement. C'est la thèse de la sous-détermination des théories par l'expérience défendue par Quine (1970) et auparavant formulée en ces termes par Kuhn : « *plusieurs constructions théoriques peuvent être échafaudées pour une collection de faits donnée* » (1962, p. 113).

Au cours du temps, les sciences de gestion ont ainsi vu se succéder différentes inflexions dans leurs manières d'aborder ses objets d'étude. Entre autres exemples, notre discipline a ainsi d'abord envisagé le succès des entreprises à l'aune de leur environnement concurrentiel avant de considérer qu'il fallait également prendre en compte les ressources des organisations – avec ici le tournant de l'approche par les ressources inauguré par Edith Penrose (1959). Elle a aussi d'abord envisagé les contrats comme seuls régisseurs des relations économiques avant de considérer qu'ils devaient être complétés par de la confiance – avec ici le tournant de l'approche relationnelle dont les contributions séminales furent celles de Stewart Macaulay (1963) ou de Ian Macneil (2001). Elle a encore d'abord envisagé les acteurs économiques comme atomisés et opportunistes avant de mettre les effets réseaux et les liens sociaux au cœur de ses préoccupations – répondant ainsi à l'appel de l'examen de l'encastrement des

activités économiques de Mark Granovetter (1985). Elle a enfin d'abord envisagé les pratiques avant de prendre en compte les discours – s'inscrivant de la sorte dans le *linguistic turn* impulsé par les post-structuralistes (Alvesson et Kärreman, 2000)⁶.

Pour les deux raisons que nous venons d'évoquer, immanquablement donc, le travail scientifique véhicule l'idéologie du chercheur qui le produit, c'est-à-dire la manière qu'il a d'appréhender le monde. Puisque toute production scientifique est nécessairement porteuse d'idéologie, ce qui fait ici problème, ce n'est pas tant le fait qu'une telle dimension idéologique existe, mais qu'elle soit fréquemment ignorée ou niée. Ignorée, car nombre de chercheurs persistent en effet encore à croire qu'ils ne sont que des témoins objectifs du fonctionnement du monde. Ou niée, avec pour motif évident d'avancer des idées particulières sous le sceau de l'objectivité la plus absolue. Comme le souligne Martinet : « *la connaissance scientifique [est] inéluctablement construite et contingente, exprimant toujours le point de vue et le découpage discrétionnaire du chercheur et dépendante des schémas mentaux de celui-ci (...). La rhétorique est refoulée chez les positivistes dont la revendication de neutralité et d'objectivité de la connaissance produite est trop insistante pour ne pas être suspecte* » (2013, p. 16)⁷.

5. DISCUSSION : PROPOSITION D'UNE TYPOLOGIE

Dans cet article, nous avons recensé et présenté les quatre principaux usages des connaissances produites par la recherche en sciences de gestion. Il s'avère que ces usages peuvent être rassemblés en une typologie bâtie autour de deux distinctions (Tableau).

⁶ Pour une analyse approfondie des schémas de pensée qui, d'une manière générale, sous-tendent et structurent les raisonnements scientifiques, voir Holton (1978).

⁷ Chacun reconnaîtra ici une critique largement adressée à l'endroit de la théorie des coûts de transaction (Ghoshal et Moran, 1996) ou de la théorie de l'agence (Boncori et Mahieux, 2012)...

Tableau. Les usages des connaissances produites par les sciences de gestion

		Motivation de l'usage	
		Intrinsèque à la connaissance produite	Extrinsèque à la connaissance produite
Rationalité de l'usage	Instrumentale (la connaissance scientifique constitue un moyen)	Pratique	Économique
	Substantive (la connaissance scientifique représente une finalité)	Épistémique	Idéologique

Il est d'une part possible de distinguer un intérêt intrinsèque et un intérêt extrinsèque dans les usages des connaissances produites – ce qui fait écho à la distinction populaire motivation intrinsèque / motivation extrinsèque largement employée dans le champ du comportement organisationnel (Ryan et Deci, 2000). Les usages pratiques et épistémiques sont le fruit d'un intérêt intrinsèque dans les connaissances produites dans la mesure où ce sont des connaissances bien particulières qui font l'objet d'un intérêt théorique ou pratique, et pas d'autres. Les usages économiques et idéologiques sont quant à eux le fruit d'un intérêt extrinsèque, car ce qui est en jeu, dans leur forme pure, ce sont d'abord et avant tout les transactions que les connaissances produites permettent de réaliser ou les idées qu'elles permettent de véhiculer – et pas les connaissances en elles-mêmes.

Il est d'autre part possible de recourir à la distinction entre rationalité instrumentale et rationalité substantive proposée par Weber (1921), qui envisage respectivement les actions comme des moyens ou comme des finalités. Les usages pratiques et économiques des connaissances scientifiques produites relèvent d'une rationalité instrumentale, dans la mesure où les connaissances constituent des moyens de changer les pratiques de gestion ou d'acquiescer diverses contreparties. Les usages épistémiques et idéologiques relèvent quant à eux d'une rationalité substantive. Les connaissances permettent de mieux comprendre le monde ou

véhiculent des idées dès lors qu'elles sont produites : elles constituent en elles-mêmes une finalité.

Bien entendu, même si elles sont distinctes d'un point de vue analytique, ces catégories ne sont pas mutuellement exclusives dans la mesure où plusieurs usages peuvent être faits d'une même production scientifique – et c'est d'ailleurs généralement le cas en pratique. Ainsi, il est tout à fait possible de réaliser une recherche par intérêt épistémique tout en retirant des bénéfices économiques (e.g., une prime ou une promotion). De la même manière, il est tout à fait possible de conjuguer intérêt épistémique et volonté de promouvoir un terrain de recherche ou un cadre théorique (avec ici un second enjeu d'ordre idéologique).

Par ailleurs, il convient de noter que, bien qu'élaborée à partir d'une analyse conduite au niveau des sciences de gestion, cette typologie est très probablement transposable à tout domaine de recherche. Quelle que soit la discipline envisagée, il semble en effet que toute connaissance produite puisse avoir un usage épistémique, pratique, économique, ou idéologique.

CONCLUSION : IMPLICATIONS ÉPISTÉMIQUES ET PRATIQUES⁸

D'un point de vue épistémique, l'objectif de cet article était de faire le point sur un sujet qui nous semble central pour tout chercheur, à savoir, l'identification des possibles répercussions de ses travaux. Si la plupart de ces usages sont déjà connus, il s'agissait de les recenser de manière exhaustive, de montrer leur articulation, et surtout d'insister sur l'un d'entre eux, l'usage idéologique, qui est souvent passé sous silence. Ceci afin que chacun puisse avoir une représentation claire et globale de cette problématique. Ceci également afin de pouvoir anticiper et prévenir d'éventuels usages indésirables.

À partir de ce travail, un certain nombre de pistes de recherche ultérieures se dessinent. Il pourrait tout d'abord être intéressant de mesurer la prévalence des différents types d'usages des connaissances qui sont produites. Quels sont les usages les plus courants ? Pourquoi ? Et avec quelles conséquences ? Il serait aussi possible de mesurer des effets de complémentarité

⁸ Nous ne présenterons ici que les deux types d'usages des connaissances produites qui sont habituellement détaillés. Néanmoins, comme toute production scientifique, ce travail est bien évidemment lui aussi porteur d'idéologie – d'une vision particulière du monde –, dans la mesure où il examine un certain sujet et qu'il le traite d'une certaine manière. Quant à ses éventuelles répercussions d'ordre économique, tout dépendra de l'écho qu'il rencontrera...

ou de substitution entre chacun des usages des connaissances produites par les sciences de gestion. Dans quelle mesure l'usage épistémique et l'usage pratique sont-ils complémentaires ? Dans quelle mesure l'usage économique peut-il venir se substituer à l'usage épistémique ?

Ce travail comporte également certaines implications pratiques. D'une part, il nous semble qu'un tel cadre d'analyse pourrait être utile pour préparer de futurs collègues à leurs activités de chercheur. En particulier, il permet de rappeler que toute production scientifique comporte nécessairement une dimension idéologique, et que la neutralité dont se prévalent souvent les scientifiques est en réalité une illusion. Ceci est d'importance en sciences de gestion, où les conséquences socio-économiques des travaux réalisés peuvent être particulièrement fortes. D'autre part, il nous semble que ce travail pourrait aussi être utile en matière de pilotage des activités de recherche, en ce qu'il permet de rappeler les tensions associées à chacun des usages présentés. Il convient notamment d'insister sur les risques que fait peser une focalisation excessive sur un usage instrumental de la recherche. S'il peut parfois être judicieux et même souhaitable d'inciter à un usage pratique ou économique des connaissances produites, ces usages ne doivent pas être les seuls à régir la conduite de nos travaux, au risque sinon de mettre en péril leur rigueur et leur pertinence scientifiques.

RÉFÉRENCES

- ADLER P.S., FORBES L.C., WILLMOTT H., 2007, « Critical management studies », *The academy of management annals*, 1, 1, p. 119–179.
- AGGERI F., 2016, « L'obsession de la productivité et la fabrique du chercheur publiant », *Le Libellio d'Aegis*, 12, 2, p. 21-32.
- ALVESSON M., KÄRREMAN D., 2000, « Taking the linguistic turn in organizational research: Challenges, responses, consequences », *The journal of applied behavioral science*, 36, 2, p. 136–158.
- BACHELARD G., 1938, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.
- BARTUNEK J.M., RYNES S.L., IRELAND R.D., 2006, « What makes management research interesting, and why does it matter? », *Academy of management Journal*, 49, 1, p. 9–15.
- BOLTANSKI L., THÉVENOT L., 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

- BONCORI A.-L., MAHIEUX X., 2012, « Au-delà du bien et du mal: La théorie et les pratiques de gestion », *Revue française de gestion*, 38, 228/229, p. 129.
- BOURDIEU P., 1995, « La cause de la science », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 106, 1, p. 3–10.
- CARTON G., MOURICOU P., 2017, « A quoi sert la recherche en management? Une analyse systématique de la littérature anglo-saxonne sur le débat rigueur-pertinence (1994-2013) », *M@n@gement*, 20, 2, p. 166–203.
- DEHARO G., POINT S., 2016, « L'influence de la recherche en gestion sur la qualification juridique du stress », *Revue française de gestion*, 42, 261, p. 39–54.
- DOTY D.H., GLICK W.H., 1994, « Typologies as a unique form of theory building: Toward improved understanding and modeling », *Academy of management review*, 19, 2, p. 230–251.
- GHOSHAL S., MORAN P., 1996, « Bad for practice: A critique of the transaction cost theory », *Academy of management Review*, 21, 1, p. 13–47.
- GINGRAS Y., 2018, *Histoire des sciences*, Presses universitaires de France (Que sais-je?).
- GRANOVETTER M., 1985, « Economic action and social structure: The problem of embeddedness », *American journal of sociology*, 91, 3, p. 481–510.
- GROSS C., 2016, « Scientific misconduct », *Annual review of psychology*, 67, p. 693–711.
- HATCHUEL A., WEIL B., LE MASSON P., 2013, « Towards an ontology of design: lessons from C–K design theory and Forcing », *Research in engineering design*, 24, 2, p. 147–163.
- HOLTON G., 1978, *The scientific imagination: Case studies*, Cambridge, Harvard University Press.
- KUHN T., 1962, *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion.
- LIVOLSI L., FABBE-COSTES N., 2016, « Contribution des sciences de gestion aux politiques publiques-L'exemple de la «stratégie logistique nationale» », *Revue française de gestion*, 42, 261, p. 111–125.
- LOEWENSTEIN G., 1994, « The psychology of curiosity: A review and reinterpretation. », *Psychological bulletin*, 116, 1, p. 75.
- MACAULAY S., 1963, « Non-contractual relations in business: A preliminary study », *American Sociological Review*, 28, 1, p. 55–67.
- MACNEIL I.R., 2001, *The relational theory of contract: selected works of Ian MacNeil (Edited by D. Campbell)*, London: Sweet & Maxwell.

- MANTERE S., KETOKIVI M., 2013, « Reasoning in organization science », *Academy of Management Review*, 38, 1, p. 70–89.
- MARTINET A.-C., 2013, « La genèse des sciences de gestion », dans *Épistémologie des sciences de gestion*, Paris, Vuibert, p. 3-20.
- MEHRPOUYA A., WILLMOTT H., 2018, « Making a Niche: The Marketization of Management Research and the Rise of ‘Knowledge Branding’ », *Journal of Management Studies*, 55, 4, p. 728–734.
- MENGER P.-M., MARCHIKA C., HANET D., 2015, « La concurrence positionnelle dans l’enseignement supérieur », *Revue économique*, 66, 1, p. 237–288.
- MORICEAU J.-L., LAROCHE H., JARDAT R., 2017, « Recherche en gestion, le sens mis en pièces », *Revue française de gestion*, 6, p. 67–78.
- PENROSE E.T., 1959, « The theory of the growth of the firm », *New York: Sharpe*.
- PICHAULT F., 2013, *Gestion du changement. Vers un management polyphonique.*, De Boeck, 200 p.
- QUINE W.V., 1970, « On the reasons for indeterminacy of translation », *The Journal of Philosophy*, 67, 6, p. 178–183.
- ROUQUET A., 2017, « Face à la tyrannie des étoiles: révoltons-nous! », *Revue française de gestion*, 6, p. 133–147.
- RYAN R.M., DECI E.L., 2000, « Self-determination theory and the facilitation of intrinsic motivation, social development, and well-being. », *American psychologist*, 55, 1, p. 68.
- SAINT-MARTIN A., 2018, « L’édition scientifique «piratée». Passage en revue et esquisse de problématisation », *Zilsel*, 2, p. 179–202.
- SANDBERG J., TSOUKAS H., 2011, « Grasping the logic of practice: Theorizing through practical rationality », *Academy of management review*, 36, 2, p. 338–360.
- SAVALL H., ZARDET V., 2014, *Reconstruire l’entreprise: Les fondements du management socio-économique*, Dunod.
- SUDDABY R., GREENWOOD R., 2001, « Colonizing knowledge: Commodification as a dynamic of jurisdictional expansion in professional service firms », *Human relations*, 54, 7, p. 933–953.
- VAN DE VEN A.H., JOHNSON P.E., 2006, « Knowledge for theory and practice », *Academy of management review*, 31, 4, p. 802–821.
- WEBER M., 1921, *Économie et société*.